

et quand je ne serai plus , viens à ton tour jeter quelques fleurs sur ma tombe ; elle te convaincra de nouveau que tout ne périt pas avec nous. »

LES SOEURS DE LAIT.

MONSIEUR de Beauregard , attaché à l'ambassade de France près la Cour de Russie , veuf depuis plusieurs années , avait confié l'éducation de Léonore , sa fille , à madame de Clermont , l'une de ses parentes. Cette dame possédait une terre considérable près d'un village du pays de Caux , où Léonore avait été nourrie par une riche fermière à qui M. de Beauregard avait autrefois rendu d'importans services. Cette digne et excellente femme , nommée Suzanne , avait allaité Léonore en même temps que Suzette , sa propre fille , sans que jamais on pût distinguer à laquelle des deux elle accordait le plus de soins et de tendresse. Léonore et Suzette furent élevées tou-

tes les deux par la même mère, reçurent les mêmes caresses, sucèrent, avec le lait, l'habitude de se voir, de se sourire, de s'embrasser et de jouer ensemble : peu à peu elles confondirent leurs plaisirs et leurs peines, leurs goûts, leurs penchans, en un mot, toute leur existence ; aussi, une fois parvenues à l'âge de trois ans, elles ne pouvaient se passer l'une de l'autre. Suzette fut le premier mot que prononça Léonore ; Léonore, celui que prononça Suzette : on les rencontrait sans cesse dans l'avenue du château de madame de Clermont, courant, jouant et se caressant. Léonore avait-elle reçu quelques bonbons, quelques friandises, elle en réservait une partie pour Suzette, à qui elle courait les porter. Suzette, de son côté, avait-elle obtenu un gâteau, quelques beaux fruits, bientôt elle prenait sa course,

et allait en faire part à Léonore. Madame de Clermont, qui voyait dans le tendre attachement de ces deux sœurs de lait, le développement de deux bons cœurs, et le présage d'un heureux caractère dans sa petite parente, seconda de tous ses efforts cette touchante amitié, en multipliant toutes les occasions d'en resserrer les liens, d'en augmenter les charmes et d'en utiliser les effets.

Cette naïve et touchante liaison dura plusieurs années, et déjà Léonore et Suzette avaient atteint leur douzième printemps, lorsque M. de Beauregard revint de Russie avec l'ambassadeur de France. Il s'empressa de venir voir sa fille au château de madame de Clermont ; et la trouvant arrivée à l'âge où l'éducation doit se former, déclara qu'il était dans l'intention de l'emmener à Paris, afin de lui donner des maîtres et de la rendre digne de figurer bientôt

parmi toutes les personnes de distinction chez lesquelles il se proposait de la présenter.

Léonore, qui commençait à partager l'orgueil et l'ambition de son père, accueillit avec joie ses propositions, et se disposa à quitter le château où elle avait été élevée, à se séparer de la respectable madame de Clermont qui avait soigné son enfance, de la bonne Suzanne, sa nourrice, et enfin de sa sœur de lait, à qui elle annonça cette prompte séparation.

Le désespoir de Suzette fut inexplicable. « Quoi ! tu t'en vas ? ma chère petite sœur, lui disait-elle, les mains jointes et les yeux noyés de larmes. Oh ! mon Dieu, que j'suis malheureuse ! qu'est-ce qui m'aid'ra à manger mes gâteaux et mes fromages ? Il m' faudra donc jouer toute seule, parcourir c' t'avenue, c' village et tous ses

environs, sans t'y voir ! et c' qu'il y aura d' plus cruel encore, c'est que j' n'y pourrai faire un pas, sans qu' tout ne m' rappelle ma chère petite sœur, et n' me dise : « c'est là qu' nous nous sommes embrassées ; c'est là qu' nous avons appris à lire ; c'est encore là qu' nous dénichâmes c' nid d' tourterelles qu' nous avons pris tant d' plaisir à élever, et qui sont encore toutes les deux dans ta chambre : les entends-tu roucouler ! Elles ont été nourries ensemble comme nous ; elles s'aiment comme nous nous aimons ; elles sont heureuses comme nous l'étions : mais on ne les séparera pas ; elles vivront toujours l'une auprès de l'autre ; et moi, je n' te verrai plus ! tu t'en vas dans c' Paris, où tu n' penseras plus guère à Suzette, où tu l'oublieras peut-être... Oh ! mon bon Dieu, que j' suis donc malheureuse ! »

Léonore ne put s'empêcher d'être émue du désespoir de Suzette. Elle l'embrassa plusieurs fois, lui promit de revenir souvent la voir, et s'en sépara pour monter en voiture avec son père et madame de Clermont qui fut passer quelque temps à Paris avec eux.

Léonore s'habitua facilement au nouveau genre de vie qu'on lui fit prendre. Coquette et égoïste, elle éprouva le plus grand plaisir à se parer tous les jours, à paraître dans les différens spectacles et dans les cercles les plus brillans. Bientôt elle oublia le village où elle avait été élevée; et, sans madame de Clermont, qui souvent parlait de son château et des bonnes gens qui l'entouraient, ni le nom de Suzanne, ni celui de Suzette n'eussent jamais été prononcés par la jeune personne. Eblouie, au milieu du tourbillon du grand monde, elle ne songeait

qu'à briller et à acquérir des talens qui la fissent distinguer. M. de Beauregard, qui avait remarqué en elle d'heureuses dispositions pour la peinture, lui prodigua tous ses soins, les leçons des plus grands maîtres, et en peu de temps elle fit dans cet art des progrès étonnans.

Bientôt madame de Clermont, dont la faible santé ne pouvait s'habituer au train de vie de la capitale, annonça qu'elle allait retourner à sa terre, et revoir les bons habitans du pays de Caux. M. de Beauregard regretta d'autant plus cette amie sûre et respectable, qu'elle tenait lieu de mère à Léonore, et qu'il se voyait forcé de s'éloigner encore de sa fille qui entra alors dans sa treizième année, et de la mettre dans une de ces maisons consacrées à l'éducation des jeunes demoiselles.

Le jour fixé pour le départ de ma-

dame de Clermont, Léonore, qui depuis son enfance n'avait cessé d'éprouver sa tendresse, témoigna quelques regrets de s'en séparer; mais elle ressentait, au fond du cœur, un plaisir secret d'être débarrassée d'une surveillante sévère, qui souvent avait empêché son père de lui donner telle ou telle parure, et de la conduire à telle fête. Cependant, comme la nature ne perd jamais ses droits, au moment où madame de Clermont quitta Léonore, elle ne put retenir quelques larmes; elle remercia cette mère adoptive de toutes ses bontés, et la chargea d'embrasser sa nourrice Suzanne, et de remettre à sa sœur de lait un fichu de mousseline brodé et garni de dentelle, que son père venait de lui donner à cet effet.

Peu de temps après le départ de madame de Clermont, M. de Beauregard,

à qui ses occupations importantes et presque continuelles, ne permettaient pas de se livrer aux soins qu'exige une éducation brillante, mit sa fille dans une de ces pensions renommées, où l'on peut à la fois orner son esprit, former son cœur, et perfectionner les heureuses dispositions qu'on a reçues de la nature.

Léonore, dont le penchant à l'orgueil et à l'ostentation, ne faisait qu'augmenter chaque jour, ne tarda pas à devenir l'amie de toutes les pensionnaires qui, adulées de leurs parens, faisaient le plus de dépenses, et suivaient tous les caprices de la mode et de la vanité.

Six mois s'étaient écoulés depuis que Léonore avait quitté le pays de Caux. Suzette, qui ne cessait de gémir de son absence, obtint de sa mère la promesse d'aller à Paris voir et embrasser

encore sa sœur de lait. Elles partirent un matin dans une petite charrette couverte ; toutes les deux parées de leurs plus beaux ajustemens, arrivèrent et descendirent chez une riche fruitière de la halle, leur parente, qui les reçut avec cette franche cordialité qui caractérise le bon peuple de Paris. Dès le soir même, Suzette voulut aller voir Léonore à sa pension ; et, sur le récit que Suzanne et sa fille en firent à la fruitière, celle-ci voulut les accompagner. Les voilà donc toutes les trois qui, munies des différens cadeaux qu'elles destinaient à la jeune pensionnaire, montent dans un fiacre, et se font conduire à la maison qu'elle habitait.

Léonore se promenait en ce moment au fond des jardins, s'entretenant avec plusieurs jeunes personnes de son âge de tous les moyens de plaire

et de briller. Avertie qu'on la demandait, elle s'imagine que c'est quelques visites d'importance, ou quelques nouvelles fêtes qu'on vient lui proposer. Elle traverse les jardins en courant, pénètre dans le salon, où un grand nombre de pensionnaires étaient réunies, et se trouve tout-à-coup en présence de Suzanne et de sa fille, qui la pressent dans leurs bras et lui prodiguent les plus tendres caresses. « Mais comme t'es donc grandie, ma p'tite Lolore ! lui disait sa nourrice : je n'avons plus besoin maintenant d' nous baisser pour t'embrasser : aussi, comme tu vois, j'en prenons tout à not' aise. — Quiens ! ajoutait la fruitière, faudra-t-il pas s' gêner avec celle qu'on a nourrie d'son lait ? — Mais baise-moi donc encore, lui répétait Suzette, qui pressait une de ses mains qu'elle mouillait de ses larmes : sais-tu ben

que v'là six mois entiers qu' nous n' nous sommes vues. Tes tourterelles s' portiont toujours bien , et s'beckiont comme j' faisons en ce moment ; ton p'tit chevreau , qu'est d'venu une grande chèvre , fait maintenant des fromages d' crème dont j' t'apportons un échantillon. — Et moi , reprit Suzanne , j' t'offrons c' gâteau d' fine fleur de froment , dont j' t'ai tant d' fois régagée ; c' panier d' chasselas qu' j'avons su conserver malgré les grands froids qu'il a fait c't' hiver , et c' bouquet d' lilas en boutons , que j'avons cueilli dans l' bosquet planté l' jour heureux où l'on me choisit pour ta nourrice , et qui , grâce à Dieu , commence à former un ombrage où tous les soirs j'allons jaser d' toi avec not' homme , ton père nourricier. — Et moi , mon chou , ajouta la fruitière , pour vous r'mercier d' m'avoir pro-

curé l' plaisir d' voir ma commère Suzanne , j' vous offrons l' meilleur et l' plus beau pied d' ananas qu' il y ait dans toute la Halle ; ça j' dis j' m'en vante... ; mais c'est à condition qu' vous m' permettez d' vous baiser à mon tour une petite goutte ; car , foi d' femme , vous êtes un joli brin d' fille... » En achevant ces mots , elle pressa fortement Léonore dans ses bras , et la couvrit de deux gros baisers , conjointement avec Suzanne et sa fille.

Cette scène , à la fois gaie et sentimentale , produisit sur le cœur de Léonore une impression d' embarras et de confusion qu' en vain elle aurait voulu déguiser. Les caresses familières de Suzette , les éclats de rire des pensionnaires qui se trouvaient présentes , tout augmenta le trouble de la jeune personne , au point qu' elle ne répondit qu' en rougissant et avec dé-

dain aux hommages francs et naïfs de la fruitière et de ses deux cousines , qui restèrent stupéfaites de surprise et d'humiliation. Mais ce qui mit le comble à la peine de Suzette, ce fut d'entendre Léonore lui adresser un *vous* cruel , chaque fois qu'elle la tutoyait avec l'effusion de la plus vive amitié. « Quoi ! tu me dis *vous*, s'écria-t-elle, quand je t' disons *toi* ! Est-ce que je n' sommes plus ta sœur de lait ! Si tu savais quel mal tu me fais là ! — M'est avis pourtant, ajouta Suzanne avec fierté , que j' t'ons assez bien nourrie , soignée , bercée , caressée , dorlotée , pour que tu n'en perdes pas la mémoire. — Mort de ma vie ! dit à son tour la fruitière , les deux poings sur les hanches , nourrissez-les donc d' vot' lait , traitez-les ni plus ni moins qu' vos propres enfans , v'là pourtant comme i'vous r'coi-

vent. Viens, ma commère , et laisse là c'te p'tite bégueule, qui déjà veut faire sa grande dame , et qui rougit de sa nourrice ; jamais al' ne prospérera , c'est moi qui te l' dis : point d' bonheur pour les ingrats.... » En achevant ces mots , elle entraîna Suzanne qui respirait à peine , et Suzette qui , fondant en larmes , tournait à chaque instant la tête pour voir si Léonore ne la rappelait pas.... Mais celle-ci les avait vues sortir avec une joie coupable qu'on remarquait à travers l'altération de ses traits.

La dame qui dirigeait la pension était rentrée dans le salon , au moment même où la fruitière faisait à Léonore cette fatale prédiction ; elle s'en fit expliquer le motif , blâma son élève de son étrange conduite , et la punit sévèrement de son ingratitude. Mais l'égoïsme et l'orgueil s'étaient tellement

emparé du cœur de Léonore, que l'idée d'avoir excité le rire de plusieurs pensionnaires, était la seule qui pût lui causer quelque chagrin.

Léonore, parvenue à l'âge de quinze ans, était plus belle que jamais, et, malgré les vices de son âme, on la distinguait par mille avantages, et surtout par un talent remarquable dans la peinture. Elle faisait le portrait d'une ressemblance parfaite; et son père, toujours aveuglé par sa tendresse, s'imaginant que l'éducation de sa fille était entièrement terminée, la reprit auprès de lui, et la présenta dans les cercles les plus brillans de Paris, où, en flattant sa vanité, on acheva de corrompre son cœur.

Suzanne et sa fille, par un reste d'égards et de tendresse, avaient caché constamment à madame de Clermont, affaiblie par l'âge et les infirmi-

tés, la pénible réception que leur avait faite Léonore: mais elles ne revinrent plus la visiter à sa pension. Quelques mois après, madame de Clermont parut menacée de succomber à ses maux: elle mourut en effet dans son château, environnée de tous les heureux qu'elle avait faits, et rendit le dernier soupir dans les bras de Suzette, à qui elle confia son portrait enrichi de diamans, pour le remettre à Léonore. Sa fortune, en ce moment assez considérable, fut le partage de plusieurs neveux qu'elle avait.

Suzette s'empressa de faire parvenir ce portrait à Léonore, qui parut un moment sensible au souvenir de celle qui avait dirigé son enfance; mais bientôt elle en sépara les diamans pour en former un riche collier, et mit le portrait dans un simple médaillon qu'elle suspendit à la cheminée de sa chambre.

Suzette , en lui envoyant ce don précieux , lui avait fait écrire , par le maître d'école du village , une lettre conçue en ces termes :

« Mam'zelle.... , car je n' pouvons
 » plus t'appeler ma soeur.... , j' vous
 » envoyons , avec la présente , le portrait d' celle qui vous a élevée : j'aurions été ma mère et moi , vous le remettre nous-mêmes , si vous n'eussiez pas tant fait ta bégueule , quand j' fumes vous voir il y a trois ans.
 » J'n'en prions pas moins Dieu d' veiller sur toi : et sur ce je nous disons vot' très - humble servante et toujours ta soeur de lait , quoique t'en dises....

» SUZETTE. »

« P. S. Mon père et vot' nourrice
 » s' portiont à ravir , Dieu merci ! tes

» deux tourterelles roucoulent toujours ,
 » et ta chèvre blanche fait par semaine sa douzaine d' fromages ; mais ça n' s'ra pas pour vous. »

Léonore , qui , en lisant cette lettre , souriait avec dédain , ne put néanmoins s'empêcher d'éprouver au fond de son cœur un secret murmure qui lui rappelait tous les torts qu'elle avait eus. Elle répondit à Suzette une lettre courte , mais expressive , et y joignit son portrait en miniature , l'un des meilleurs ouvrages qu'elle eût faits jusqu'alors , la priant de l'offrir à Suzanne.... à sa chère nourrice , dont jamais elle n'oublierait les soins et la tendresse.

Ce cadeau fut accueilli avec transport : Suzanne l'attacha à son cou , disant qu'elle croyait encore sentir sa Lolore à son sein. Suzette ne cessait de baiser et rebaiser cette chère image ,

et répétait en la regardant : « Jarni ! qu'elle est jolie ! qui croirait que c' n'est là qu'un mauvais cœur... ? » Mais bientôt ses yeux se mouillaient , et dans son émotion elle s'écriait : « Va , tu seras toujours ma sœur ; i' t'ont gâtée dans c' Paris et dans c' grand monde ; mais j' nous r'trouverons , j' nous r'verrons ; oui , je n' sais quoi m' dit que j' nous embrasserons encore..... »

Deux ans se passèrent. Léonore , parvenue à cet âge où la jeunesse est dans toute sa force , la beauté dans tout son éclat , touchait au moment de contracter un mariage qui devait assurer le bonheur de sa vie ; mais le sort , qui la destinait à de rudes épreuves , la priva tout-à-coup de son père. M. de Beauregard , dont la santé avait été affaiblie par de nombreux travaux et les voyages qu'il avait faits depuis quinze

ans , mourut subitement. Son opulence ne consistant qu'en fortes pensions qui s'éteignirent avec lui , et sur lesquelles il n'avait fait aucune économie , il ne laissa pour héritage à sa fille que le talent de la peinture qu'elle cultivait toujours avec succès.

Léonore ne tarda pas à éprouver que la perte du rang et de la fortune éloigne de nous les flatteurs , et jusqu'aux amis même : elle se trouva bientôt dans l'isolement le plus cruel et le moins attendu. Sa beauté ne fit alors que l'environner de dangers et de séductions ; mais rappelant dans son cœur tous les principes de vertu qu'elle avait reçus dans son enfance , elle se retira du grand monde , se relégua dans une chambre , au quatrième étage ; et là , pendant un an , elle exista du travail de ses mains , faisant à bas prix quelques portraits dont le mérite était ignoré.

Suzanne avait éprouvé autant de bonheur et de prospérité que Léonore avait eu de revers et de malheurs. Propriétaire d'un domaine assez étendu, elle venait de marier Suzette, alors âgée de dix-neuf ans, au fils unique d'un riche agriculteur, l'un des plus beaux garçons du pays de Caux. Cette digne femme avait appris la pénible situation où se trouvait Léonore, et s'était entendu avec sa commère, la marchande de la Halle, pour en adoucir les rigueurs. Tantôt elle envoyait à l'adresse de la jeune solitaire une ample provision de fruits et de légumes secs; tantôt un panier de gibier, de volaille; tantôt une provision de sucre et de café; et cela dès l'aube du jour, sans que jamais on pût connaître le commissionnaire. La belle orpheline, après avoir soupçonné telle ou telle personne qu'autrefois avait obligée son

père, et surtout ayant un jour trouvé dans le dernier envoi qui lui avait été fait, dix louis dans une petite bourse de cuir, elle résolut de connaître la main généreuse qui la secourait avec tant de mystère. Elle passa donc la nuit entière à la croisée de sa chambre; et comme l'aurore commençait à paraître, elle vit une femme dont la tête était couverte d'un ample mouchoir, tenant un panier à son bras, venir se poster devant la porte de la maison, et, jusqu'au moment où elle s'ouvrait, se tenir assise sur une borne qui était vis-à-vis. Léonore descend avec la rapidité de l'éclair, attend que le portier se lève; et à l'instant où ce dernier ouvre la porte, elle aperçoit l'inconnue qui, selon son usage, pose le panier sur le seuil et s'enfuit. Léonore court après elle, la saisit dans ses bras, relève l'ample mouchoir qui couvre